

## POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, MARDI 27 NOVEMBRE, 1849.

No. 20.

### MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI 27 NOVEMBRE 1849.

#### Études sur le Moyen-Âge.

(PAR M. J. S. R. PÈRE.)

#### CONCLUSION.

ÉTAT MORALE DU MOYEN-ÂGE.

Suite et fin.

(Voir le No. du 23 novembre.)

Peut-être direz-vous, en rappelant certains faits : il y a eu exagération de l'honneur jusqu'à l'extravagance ; l'esprit religieux a dégénéré en superstition et la vertu elle-même a eu ses excès dans des austérités bizarres et une rigidité sauvage, contraire à l'esprit social. Je ne veux pas discuter ces faits : je suis prêt même à les admettre en partie. Il y a eu excès, dites-vous, excès de l'honneur, de la religion, de la vertu. Il y a eu excès, à la bonne heure ; mais pour qu'il y ait eu excès chez les individus ou une partie de la société, ne fallait-il pas que le corps entier fut pénétré de l'esprit et des sentiments dont l'honneur s'est manifesté chez quelques uns ? Il ne tombe quelques gouttes hors des bords, que lorsque le vase est tout rempli.

De hautes vertus, des sentiments d'honneur, un esprit religieux profond, régnaient dans les beaux siècles du Moyen-Âge : je suis en droit de conclure qu'il y avait dans cette société beaucoup plus de félicité qu'on ne l'a dit. En quoi consiste le bonheur de l'homme ? D'abord dans l'exemption des habitudes vicieuses, source des plus grandes infortunes morales et physiques. Or, maîtrisées par le frein de la religion, ces habitudes, aux siècles dont nous parlons, n'exercèrent point, généralement du moins, sur les individus les funestes effets des passions violentes qui grondent, de nos jours, dans les pays que la foi a désertés et que les hommes d'état charnés ne savent plus comment contenir. Le bonheur humain, c'est encore non pas les jouissances du luxe et la satisfaction de besoins ajoutés à ceux que la nature nous donne ; mais c'est, pour le plus grand nombre, l'état fixe et paisible d'une certaine aisance exempte d'avidité et de crainte de perturbation. La tranquillité intérieure de la société, la conservation des mêmes principes d'ordre civil et d'économie sociale dominant, sous ce rapport, aux familles des assurances que les bouleversements politiques, les fluctuations de l'industrie et la cupidité générale de notre époque ne peuvent promettre. Pour les classes pauvres, le bonheur c'est le soulagement à leurs malheurs : soulagement du corps par le pain offert à la faim et le remède donné à la maladie ; soulagement de l'âme par les consolations, les encouragements et la sympathie. Sous ces rapports et surtout sous le dernier, nul parallèle à établir entre les siècles du moyen-âge et le nôtre qui ne suit pas faire l'aumône à l'âme du pauvre. Après tout, les besoins matériels ne sont pas les seuls que l'homme éprouve. Il y a aussi des jouissances pour le cœur et l'esprit. Et c'est dans ces jouissances qu'est surtout le bonheur. Eh

bien, alors, l'esprit savait ce qu'il devait croire. Tous les devoirs étaient connus ; on n'était pas dans une discussion continuelle sur les principes les plus fondamentaux de l'ordre religieux et social ; l'agitation du doute ne déchirait pas les intelligences.

Et le cœur, que ne trouvait-il pas dans les liens de famille si resserrés alors, dans la naïveté et la simplicité des mœurs chrétiennes, dans tous les sentiments si profonds et si énergiques que la foi sait inspirer. Quant à l'imagination, elle vivait d'une vie de charmes, inconnue, incompréhensible aujourd'hui. Elle avait pour se satisfaire la source immense que les convictions religieuses lui présentaient. Rien n'était plus propre à l'exciter que ces dévotions populaires qui consistaient en certaines croyances et certains rites pratiqués par la foule. C'étaient souvent de touchantes harmonies entre la nature et la religion. Chaque fontaine coulant au milieu des bois, chaque croix dans un chemin, chaque sonnerie de la nuit apportait à l'homme de ces temps un sentiment mystérieux et souvent plein d'enchantement. La nature était pour lui une constante merveille. Tout lui rappelait quelque chose de surnaturel ; ses pas n'étaient jamais solitaires ; les anges du ciel, les saints qu'il affectionnait le plus veillaient sur lui, et le défendaient contre les esprits méchants. Quand de la terre ses regards se portaient vers le ciel, là au lieu de voir dans les constellations ces signes insipides que la science sans intelligence des temps modernes a empruntés à la mythologie, il y trouvait des figures ou du moins des dénominations qui lui rappelaient les dogmes de sa foi, ou des scènes de la terre et du monde en harmonie avec les sentiments de son cœur. Ses yeux, ainsi, lisaient le ciel et c'était un livre plein de charmes et d'instruction. Et puis, il avait pour contenter son ardeur curieuse, pour consoler ses ennuis, souvent pour enflammer son courage, il avait la légende, la légende appelée la bible des pauvres, la légende aux mille récits merveilleux qu'on aimait tant à lire et à raconter, et qui laissaient dans l'imagination des traces si frappantes, et dans le cœur de si fortes émotions. Naïves croyances à un ordre de choses surnaturel retrouvé partout, pompes solennelles du culte chrétien, merveilles historiques, racontées à l'heure des ombres dans les réunions de parents et d'amis, vagues et délicieuses rêveries d'âmes que ne fatiguaient pas l'inquiétude et le doute, combien vous avez consolé de cœurs, inspiré de nobles sentiments et fait goûter de charmes ! Combien vous avez enrichi l'existence les générations d'autrefois ! Qui pourrait, dit M. de Montalembert, qui pourrait calculer combien la vie s'est appauvrie depuis lors ! Qui songe aujourd'hui à l'imagination du pauvre, un cœur des ignorants !

Où, Messieurs, je vous le demande maintenant, croyez-vous qu'il y ait plus de vertu, d'honnêteté, d'amour du bien dans les classes inférieures de la société d'aujourd'hui que chez le peuple du moyen-âge ? Je vous citais tout à l'heure le fils des croisés ; écoutons maintenant le fils de Voltaire ; je crains, dit M. Michelet, qu'en prenant un si juste sentiment de ses droits, l'homme n'ait oublié quelque chose du sentiment de ses devoirs. Le cœur se serre quand on voit, que dans ce progrès de toutes choses, la force morale n'a point augmenté. Encore un trait. Le malheur tenait alors la

terre dans sa cruelle étreinte comme aujourd'hui. Mais il ne se présentait pas à l'homme de ces temps comme une terrible fatalité à laquelle il n'y avait à opposer que la fureur du désespoir. Non, il en souffrait, mais il en comprenait la raison, il savait en adoucir la rigueur et il en espérait la fin tôt ou tard. Et si la terre ne lui souriait jamais, il lui restait toujours le ciel. Alors on n'avait intercepté aucune des voies qui conduisaient de la prison de son corps à la patrie de son âme, et dans cette communication il trouvait le soulagement, la consolation et l'espérance.

Messieurs, permettez-moi une supposition, en finissant. Elle sera le résumé de toute cette discussion. Si l'un de ces hommes des siècles que nous avons décrits, qui, prêtant serment de fidélité à son roi exigeait le sien en disant : sinon, non ; qui, au cri lointain de l'oppression, quittait soudainement famille et patrie pour secourir ses frères ; qui, après avoir passé les années de sa jeunesse dans de savantes universités, entendait à Paris Albert-le-Grand et Thomas d'Aquin traiter les plus profondes questions de la science et se plaisait à répéter les accents des poètes qui chantaient la religion et la patrie ; si l'un de ces hommes dont la main généreuse ou habile contribua à élever les cathédrales d'Amiens ou de Strasbourg, et ces magnifiques hospices, asyles, je dis mal, palais de toutes les infortunes ; qui jouissait des avantages d'une vie matérielle que les richesses et les arts embellissent, éprouvait aussi le bonheur que donne à l'âme chrétienne une religion pleine de consolation et d'espérance ; qui sentant en lui cette force morale, cette énergie de caractère puisée dans des principes sacrés et des convictions inviolables portait l'honneur inscrit sur son front en traits que rien ne pouvait altérer ; si, dis-je l'un de ces hommes soulevant tout à coup la poussière des siècles qui le couvrait, apparaissait au milieu de notre société, le voyez-vous ?... Il regarderait... il écouterait... il entendrait partout le cri de liberté, parce qu'il voit presque partout le joug du despotisme sous des formes plus ou moins déguisées. Il frémit, aux plaintes de trois ou quatre nations qu'on assassine, qu'on affame ou qu'on infecte, et il voit d'autres peuples, ou du moins leurs gouvernements, dévotement passer et se mouvoir de ce vain bruit. Il entre aux lycées : il y voit élever sur les points fondamentaux de la religion et de la société des doutes qu'il avait entendus résoudre six cents ans plutôt. — Il demande où sont les monuments bâtis par un siècle où il y a tant de luxe et de moyens matériels ? On lui montre quelques rares édifices, sans originalité, sans expression pâle, copie des monuments d'une société morte et il y a deux mille ans. — Du moins, s'écrie-t-il, il n'y a plus de pauvres, je ne vois guère de mendians dans les rues. Maintenant tout le monde travaille, lui est-il répondu, et on le conduit dans des prisons, quelques unes creusées sous terre, froides, sans air, qu'on appelle ateliers ou maisons de travail : là fourmillent, dans une atmosphère fétide, des êtres humains entassés depuis l'âge le plus tendre jusqu'à la vieillesse ; ils y vivent sans liens de famille, sans impressions morales. A moitié étouffé, il se hâte de sortir, il parcourt les rues et les places des cités ; il y voit une foule qui s'agitent animés d'une fièvre de richesses et de plaisirs. Elle marche courbée vers la terre, elle n'arrête pas aux temples,

elle ne lève pas les yeux au ciel. Il monte aux sommets des rangs sociaux, il y découvre à peine quelques hommes d'un haut caractère moral, et sur le front des autres il cherche en vain la trace de l'honneur : il n'y voit que les restes mêlés de dix à douze sermons opposés que la conscience a prêtés. A ce spectacle, épouvanté il s'écrie : le monde s'en va, les derniers jours approchent, et pour ne pas voir les horreurs de la fin des temps, il se recouche dans sa tombe au fond de sa cathédrale.

Messieurs, j'entends vos murmures et je m'y associe. Ce revenant d'un vieux monde a tort ; il n'a vu que le mauvais côté du siècle, il l'a vu d'une manière superficielle, il n'a point pris le temps de connaître les progrès de la civilisation moderne. Vous le condamnez. Eh bien, messieurs, ne condamnez pas un autre âge, après avoir seulement jeté un regard sur ses malheurs et sur ses fautes. Apprenez aussi ce qu'il a fait de bien ; ne le jugez qu'après avoir, par une étude approfondie, pénétré dans son intérieur et connu sa vie intime.

Tiers de nos progrès, de nos améliorations, de notre science, ne méprisons pas des âges qui nous ont ouvert la voie de la civilisation. Leurs efforts pour sortir de la barbarie méritent notre admiration : leurs travaux ont préparé nos succès ; à nous qui jouissons du fruit de leurs investigations, il va mal de les déprécier, parce qu'ils n'ont pas fait ce qui ne peut-être que l'œuvre du temps.

Le cultivateur qui, héritant du champ paternel, l'a amélioré par son industrie, et jouit de plus de richesses que son père, ne laisse pas de bénir celui-ci pour les sueurs qu'il a versées en défrichant une terre inculte. Loin d'insulter à sa mémoire, il se plaît à rappeler son courage et son travail ; il accueille toujours ce souvenir avec un respect religieux ; il ne jette pas sa cendre aux vents, mais sa main reconnaissante décore sa tombe et la couvre de fleurs.

#### Méditations pour le peuple du Canada.

Si le Canada est annexé aux États-Unis, d'abord il perdra le revenu de ses douanes et de ses postes qui ira grossir le revenu du gouvernement fédéral.

Secondement, les taxes indirectes de 12 1/2 pour cent en moyenne qu'elles sont actuellement sur les articles d'importation, s'élèveront jusqu'à 30 et 40 pour cent, puisque tel est le tarif des États-Unis. Ainsi l'impôt indirect sera d'abord triplé.

Troisièmement, nous serons obligés de nous taxer directement pour le soutien du gouvernement de l'État et de la législature, pour le paiement de l'intérêt de la dette (\$200,000 annuellement) et pour effectuer des améliorations.

Le Canadien nous révélait, l'autre jour, le tripotage mystérieux et ostensiblement légal au moyen duquel les membres du Congrès avaient augmenté énormément leurs indemnités législatives. On sait qu'en 1848, la dépense des voyages seule s'est montée à 70,000 piastres. Nous n'avons pas sous les yeux l'« Almanac américain » pour 1849, mais nous avons celui de 1848 où on trouve que la paie seule des membres du congrès pour l'année finissant le 1er juin 1848, est de 755,000 piastres, et que les dépenses inconnues de la législature absorbent encore l'énorme somme de 264,557 piastres : ce qui, avec les dépenses de

la bibliothèque (6,000 piastres) et d'autres dépenses incidentes (5,300 piastres) forme l'énorme somme de 1,030,857 piastres pour les dépenses de la législature fédérale seulement.

Nous n'avons pas le temps d'en dire plus pour aujourd'hui sur les dépenses du gouvernement fédéral, dépenses qui se répartissent sur tous les États, en proportion de leurs populations respectives, et auxquelles ces États seraient, comme cela est déjà arrivé, obligés de pourvoir au moyen d'une taxe directe, si les revenus des douanes et les autres revenus du gouvernement fédéral ne suffisaient pas. Nous y reviendrons dans notre prochain numéro.

En attendant, nous allons donner les montants des taxes payés respectivement par trois États de l'Union.

La Pennsylvanie payait en 1846 [et paie encore] 3,913,943 piastres, et dépensait 3,529,264 piastres. Or la population de la Pennsylvanie est à peu près celle du Canada : elle était de 1,724,000 âmes en 1844.

Le montant des taxes directes dans l'État de New-York, en 1846, s'est élevé à 4,616,461 piastres pour une population de 2,604,494.

Celui des taxes directes de l'Ohio, dont la population est quelque peu plus forte que celle du Canada, s'est élevé, dans la même année, à 2,580,073 piastres, et celui de la dépense du gouvernement local à 2,038,027.

Ainsi, trois États seulement paient une taxe directe annuelle de 11,141,477 piastres.

Dans ces calculs, ne sont pas comprises les taxes municipales, soit dans les villes, soit dans les campagnes. Ainsi, la ville de New-York seule paie plus de 2 millions de piastres, annuellement, en taxes municipales.

Ces mêmes trois États paient annuellement, en taxes indirectes, pour le soutien du gouvernement fédéral, près de 10,000,000 de piastres. Ils ont payé plus de 16,000,000 en 1847.

Journal de Québec.

DERNIER VAISSEAU PARTI DE QUÉBEC POUR LA CALIFORNIE.—L'*Eureka* a mis à la voile hier l'après-midi, avec environ 50 passagers qui s'étaient embarqués à Cleveland (sur le lac Erie) le 24 septembre, outre M. Carrott M. Irby, de Québec, avec sa nombreuse famille. Ce vaisseau, arrivé dans notre port le 21 octobre a subi des réparations et améliorations considérables qui le rendent très-propre à la mer. On donne l'*Eureka* pour fin volier, et on vante beaucoup l'habileté et l'expérience du capitaine, qui a déjà passé plusieurs fois le cap Horn, et de plus est remarquable par son urbanité et l'aménité de son caractère. Les premiers et seconds officiers sont des marins de première classe. Il y a aussi à bord un médecin-chirurgien dont les talents professionnels doivent donner aux passagers la plus grande assurance.

Voici la liste des passagers du *Panama*, dont le commodore est M. JOHN MCKENZIE :

MM. l'ambertson Paterson, George Paterson, F. A. Roe, Peter Nicol, Angus McDonald, Henry Peters, Maxfield Sheppard, Richard Peniston, John Dorney, Edward Drummond, W. B. Poston, James Poston, George Furnham, Matthias Smith, John Smith, Charles Carr, J. C. Overall, John West, W. H. Wyse, P. McKeena et son épouse, John McKeena, Peter Patridge, John Nesbitt, John King, James Quinn, L. Venner, Gaspard Garneau, Joseph Lévesque, D. Costin, O. Lacroix, J.-E.

### FEUILLETON.

#### DOUTE ET FOI.

Sous ce titre si simple un jeune poète, il y a quelques années, mit en action un des plus beaux enseignements du christianisme ; il a opposé avec autant de hardiesse que de bon sens l'agitation de l'homme qui doute au calme de l'homme qui croit.

On dirait qu'il a été inspiré par cette pensée si haute et si vraie de Chateaubriand : « Si vous employez la foi à son véritable usage, si vous la tournez entièrement vers le Créateur, si vous en faites l'œil intellectuel par qui vous découvrez les merveilles de la Cité sainte et l'empire des existences réelles, si elle sert d'aile à votre âme pour s'élever au-dessus des peines de la vie, vous reconnaîtrez que l'Écriture n'a pas trop exalté cette vertu lorsqu'elle a parlé des prodiges qu'on peut faire avec elle. »

« Foi céleste ! foi consolatrice ! tu fais plus que de transporter des montagnes, tu soulèves les poids acablants qui pesent sur le cœur de l'homme ! »

La scène se passe près du rivage de la mer ; il est nuit, le ciel est parsemé d'étoiles, et ses douces clartés argentent les flots silencieux. Une barque errant au hasard vient réveiller l'onde assoupie. Qui porte-t-elle vers la plage ? est-ce un matelot dont la famille attend avec anxiété le retour ? Non ; la voile serait tournée vers le port, ou le flot bouillonnerait sous l'a-

viroir : c'est un jeune étranger, c'est un de ces vieillards de vingt ans, qui ont vécu toute leur vie en quelques mois et qui meurent en se plaignant de n'être pas compris, eux qui n'ont su rien comprendre ni du ciel ni de la terre.

Écoutez les plaintes qui s'exhalent de ce cœur malade :

Doute au rire glacé, vieillard au front jauni,  
Tu peux te reposer, ton travail est fini ;  
Pour régner en mon cœur, tu l'as fait assez vite !  
Vieux sphinx ! tu peux t'asseoir dans ce désert aride...  
Ris bien haut maintenant... je ne crois plus à rien !  
Je ne crois plus qu'à toi, vieillard, tu le sais bien !  
L'humilité n'est qu'un mot qui serait vrai sans doute  
S'il ne rencontrait pas l'autorité sur sa route.  
Toute science est vaine, et tout travail sans fruit :  
Son flambeau, c'est l'éclair qui brille et qui s'enfuit.  
Quand j'ai voulu sonder les profondeurs de l'Éternel,  
J'ai trouvé le néant à côté du peut-être.

Depuis, j'ai tout tenté : la débauche, le jeu,  
L'orgie à l'œil hagard étincelant de feu ;  
L'orgie, ivre bécotante et toute dévouée,  
Secouant dans la nuit sa tête déchevelée !...  
Mais tu me poursuivais même jusqu'en ses bras,  
Doute ! j'avais beau fuir, je ne t'échappais pas ;  
Et j'entendais ta voix, et stridente, et moqueuse,  
Comme le cri du fer quand la lime le creuse.

Oh ! tu n'eus pas toujours ce front audacieux.  
Que tu l'as fait petit pour paraître à mes yeux !  
D'abord tu vins à moi comme un hôte timide,  
Tu flattas mon orgueil de ton sourcil perfide,  
Et, pour mieux m'abuser, tu pris de la raison,  
Comme un masque trompeur, le langage et le nom...  
Mon esprit fut à toi ; bientôt avec audace,  
Et déjà trop pressant, dans mon cœur tu pris place.  
D'un regard dédaigneux et d'un rire moqueur  
Tu chassas mon scrupule et ma vaine frayeur ;

Puis tu parlas en maître, et quand chaque croyance  
Eut pâli devant toi, tu pris chaque espérance.

J'étais enfant hier, et vieillard aujourd'hui,  
Et mon cœur s'ouvrit à peine, et mon cœur a des rides,  
Et tout s'est desséché sous mes lèvres arides,  
Mon regard cherche en vain le printemps qui m'a fui.

Que sont-ils devenus ces jours de mon enfance,  
Ces jours de bonheur pur et de simple croyance,  
Où dans le temple saint, pour la première fois,  
Le regard abaissé, le genou sur la pierre,  
Je préparais mon âme, ainsi qu'un sanctuaire  
Pour recevoir le Dieu qui mourut sur la croix.  
Répondant à ses pieds mes pleurs et ma prière,  
Alors tout me charma, tout était doux et pur ;  
Tout me semblait heureux ; mon ciel était d'azur  
Et l'air plein de parfums ; je m'ouvrais à la vie ;  
C'était, comme au printemps, une route fleurie,  
Avec un doux zéphyr, avec des chants d'amour,  
Comme ceux des oiseaux au matin d'un beau jour.

Amour, espoir, bonheur, ô mots vains et stupides !  
Que mon cœur a pressés, mais qu'il a trouvés vides !  
Qui vous a donc jetés dans nos cœurs consumés !...  
Mirages du désert que l'on ne peut atteindre,  
Brevages qui trompent notre soif sans Pételdre,  
Phares sur un écueil pour nous perdre allumés,  
Soyez maudits !... et toi, Néant, but où j'aspire,  
Viens, je te saluerai de mon dernier sourire !...

Il resta quelque temps morne, silencieux,  
Puis son œil regarda s'élever vers les cieux,  
Comme pour y chercher sa nouvelle espérance ;  
Mais son œil retomba sans espoir, et soudain  
La mer, avec un bruit lugubre, ouvrit son sein,  
Et se ferma sur lui comme un linceul immense !

La brise du matin s'élevait sur les mers ;  
Folâtre, elle jouait ses parfums dans les airs.  
L'Orient rougissait, et la nue empourprée  
Négligeait ses reflets d'or à la vague azurée ;  
Pour l'hyème du matin tout semblait à la fois  
Dans le vaste univers emprunter une voix.  
Tout palpait d'amour, l'âme, les cieux, la terre,  
Comme en ces premiers jours où la nature entière  
S'élevait en sortant des mains du Créateur ;  
Alors on entendit la naïve prière  
Que chantaient sur les flots l'humble voix du pêcheur :

« Mon Dieu ! la mer est belle !  
Dans ma frêle nacelle  
Je sens mon cœur joyeux ;  
Car tu jettes sur elle  
Un regard de tes yeux !... »

Souvent Join du rivage  
J'ai vu de près la mort !  
Alors, plein de courage,  
Je priais, et l'orange  
Ne laissait voir le port.

Pour moi l'âge s'avance ;  
J'ai depuis moi enfance  
Yu bien des jours mauvais ;  
Mais de la Providence  
Je ne doutai jamais !

Comme une bonne mère,  
Elle veilla sur nous ;  
Le Seigneur est un père :  
Au jour de la colère  
Succède un jour plus doux.

J'ignore la richesse ;  
Mais j'ai dans ma jeunesse  
Le travail pour soutien ;  
Il donne à ma vieillesse  
Un asile et du pain.

Pourvu que ma chaumière  
Abrite mes enfants,  
Et que leur bonne mère,  
D'une laine légère,  
File nos vêtements !...

Que le sarment paille  
Pour chauffer ma famille  
Pendant les froids d'hiver ;  
Qu'un peu de soleil brille  
Pour moi qui suis en mer ;

Et que ma main pesante  
Rapporte vers le soir,  
La pêche suffisante  
A la table bruyante  
Qui rit de me revoir ;

C'est assez ! dans la joie  
Où mon âme se noie,  
En bénissant le jour  
Et celui qui l'envoie,  
Je dis avec amour :

Quand la main que j'adrece  
M'appellera vers toi...  
Sur l'enfant qui t'implore,  
O mon Dieu ! veille encore,  
Toi qui veilles sur moi.

Comme la mer est belle !  
Dans ma frêle nacelle  
Je sens mon cœur joyeux.  
Mon Dieu, jette sur elle  
Un regard de tes yeux !

Comme on le voit, l'auteur a revêtu d'une forme heureuse une idée féconde. Il y a une haute utilité morale dans ce contraste saisissant ; ou ne saurait jamais trop redire à ceux qui refusent de croire qu'ils se rendent non-